

Un gagnant

Rachel Laverdure

Numéro 123, automne 2009

Filiation & Transmission

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61675ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laverdure, R. (2009). Un gagnant. *Moebius*, (123), 153–159.

RACHEL LAVERDURE

Un gagnant

L'air glacial de novembre charriait les feuilles mortes. Elles virevoltaient sans conviction sur le domaine de monsieur Hétu qui venait de finir de corder son bois. L'arrivée de son fils et de sa bru tombait à pic. De la visite trop rare, se plaignait sa femme partie au village voisin faire des courses. Il leur offrit l'apéro avant de les voir disparaître dans un sentier partant de la galerie, bras dessus, bras dessous, en citadins émus devant cette nature généreuse et ces vastes espaces. Le temps de mettre le poulet au four, d'espérer le retour prompt de son épouse – pour ne pas avoir à préparer le reste du souper – et de déboucher deux bonnes bouteilles de rouge, question de les laisser aérer, il s'enfila deux scotchs sur glace. Charrier son bois pendant deux heures lui avait asséché le gosier.

Le jour déclinait. Quand il aperçut les deux amoureux en bordure du lac, il décida d'aller les rejoindre.

— C'est beau! Oui... Ah, il n'y a pas à dire. C'est quelque chose hein, la campagne, la villégiature! Ce beau lac étale, avec ce coucher de soleil... Ah! Pour ça, vous devez être bien ici!

Pour la troisième fois en une demi-heure, Yvan soulignait les beautés du couchant et du paysage laurentien. Et pour la troisième fois, son père insistait sur le calme ambiant troublé deux ou trois semaines tout au plus vers fin juillet début août. Et encore, les moteurs n'avaient pas coutume de pétarader avec fracas par ici. Néanmoins, certains éléments changeaient depuis trente ans, mine de rien. Là-bas, une nouvelle maison de campagne avait surgi tout en rondins vernis; ici, un quai; le coquet chalet de la pointe avait changé de propriétaire l'année précédente.

Devançant les questions de son fils qui démontrait bien peu de curiosité, le père entra délibérément dans les détails des tractations immobilières du voisinage, de leurs rénovations récentes ou des idées de grandeur d'un rentier richissime qui entendait en imposer à tous ses coriverains.

— Ah! Ainsi va la vie!... Plus ça change, plus c'est pareil... Il y en a toujours qui cherchent à semer le trouble, hein?! C'est fou!

Fixant la ligne d'horizon, se retournant de temps à autre vers son père, Yvan abusait de ces formules passe-partout. Les lieux communs lui échappaient de la bouche, se répandaient sans fléchir. Et le père, encouragé par des commentaires reflétant sa pensée, qui épousaient au besoin son indignation ou son assentiment, poursuivait ses récits d'un ton lent, un peu pâteux.

C'était à se demander si l'Alzheimer ne commençait pas sournoisement à se manifester. Après tout, son frère en était mort deux ans plus tôt. Des gènes le prédisposaient à la maladie, songeait la bru en l'entendant buter à quelques reprises sur des mots assez simples.

La nuit s'installait. Peu à peu, la lueur blafarde et lunaire baignant les environs ne fut plus suffisante pour permettre de distinguer les éléments d'intérêt. Un froid plus mordant prenait le relais de la fraîcheur vivifiante de l'après-midi. Yvan rabattit son bonnet sur ses oreilles. Sa femme frissonnait. L'auto de madame Hétu réintégrait le garage, il était temps de rentrer.

On se suivit à la queue leu leu. Yvan fermait la marche. Le chalet était situé un peu plus haut à une centaine de pas. Monsieur Hétu avançait dans la pénombre, appuyé sur son bâton de marche en graphite. Contournant un cèdre, il s'emmêla les jambes en une étrange chorégraphie et faillit tomber. Un peu plus loin, une motte de terre cette fois lui fit perdre l'équilibre. Décidément, ce terrain était bien mal nivelé. Yvan connaissait bien son père et l'observait sans mot dire, l'air navré. Judith, sa femme, s'interrogeait. La thèse d'un début d'Alzheimer, à défaut d'une autre explication, pouvait tenir la route. Mais il est vrai qu'on y voyait mal, se disait-elle comme pour l'excuser. Elle-même aurait pu trébucher.

Dans sa rôtissoire, le poulet embaumait. Madame Hétu s'affairait à la cuisine. Les visiteurs imprévus perturbaient l'organisation du souper même si le plaisir de leur présence compensait largement les efforts déployés par le Cordon bleu. En passant à la hauteur de son mari, elle n'eut pas besoin d'inspirer à fond ; l'haleine laissée dans son sillage ne trompait pas.

— Tu travailles, toi, demain ! Ne l'aurais-tu pas oublié ? persifla-t-elle entre ses dents sans que les jeunes l'entendent.

Effectivement, lundi, il devait se rendre à son cabinet pour quelques heures. À la préretraite depuis deux ans, D^r Hétu continuait à suivre certains vieux patients, ce qui l'occupait une à deux journées par semaine. Il ne voyait pas en quoi trois ou quatre apéritifs mérités pouvaient avoir une incidence sur sa forme physique du lendemain. Les gagnants de sa trempe n'avaient pas à recevoir d'ordre ou à essuyer les sarcasmes d'autrui, en particulier ceux de sa femme trop peu reconnaissante de la vie douillette et sans souci qu'il lui avait procurée. Ce n'était certes pas son salaire d'enseignante à temps partiel, alors qu'elle était revenue sur le marché du travail ces dix dernières années, qui leur aurait permis d'entretenir ce niveau de vie confortable !

D'aussi loin qu'il se souvienne, monsieur Hétu avait eu un parcours de gagnant. Tout jeune déjà, il savait étudier efficacement, prendre des notes claires, s'organiser, ébaucher de bons plans de travail, prévoir les difficultés et s'entourer des ressources nécessaires. Naturellement, presque sans y réfléchir, avec ses 90 % et plus de moyenne, il s'était orienté vers des études de médecine, à la grande satisfaction de ses parents qui n'en attendaient pas moins. Au contact des autres étudiants, pour la plupart assez ambitieux, ses rêves de jeunesse plutôt flous avaient tôt faits de se préciser. Il imaginait bien après quelques années de pratique une Land Rover rutilante garée devant sa demeure fastueuse, le regard respectueux du peuple sur sa personne et plein de déférence envers sa fonction.

Il ne songeait pas qu'une partie de ses concitoyens chercheraient en lui un épigone de Lucille Theasdale ou du D^r Julien, que son titre le ferait passer d'office pour

un empathique dévoué auprès de quelques patients naïfs. Le temps avait passé. Entre le chalet, la maison, les deux ou trois voyages annuels avec sa femme aux quatre coins du monde, il ressentait un profond sentiment d'accomplissement. Devant une poignée de collègues de travail ou certaines personnes de son milieu seulement, il consentait à se montrer sous son jour mercantile et matérialiste.

Si la prospérité vous sied, pourquoi s'en cacher?? Du reste, ne se délestait-il pas, bon an, mal an, de milliers de dollars en dons divers à des organismes de charité, s'acquittant ainsi de son devoir de générosité envers les plus démunis et de redistribution des richesses, pour tendre vers une belle équité planétaire. Non, non, s'il avait un seul reproche à se faire, c'était de ne pas avoir goûté à ce cru bourgeois d'une appétissante couleur rubis. Il s'en versa une lampée en ignorant l'œillade discrètement désapprobatrice de sa femme. Il se tourna vers sa bru.

— Oui, humm, ainsi, tu pars le mois prochain à Milan par affaire, c'est ça?

— N...non. C'est à Chicago, en fait, comme la dernière fois. Dans une semaine.

— Ah oui! Bien sûr! Chicago... C'est bien ça. Ouais. Et ...ton père? S'est-il bien remis?

— C'est ma mère qui a été malade, vous vous souvenez? Elle était en béquilles la dernière fois que vous l'avez vue.

Madame Héту fit diversion en posant sur la table un grand saladier gorgé de belle verdure et deux pointes de fromage. D'un geste mal calculé, son mari fit tomber sa coupe en tentant de la saisir. Un liquide sombre se répandit sur la nappe blanche. Madame Héту excellait dans l'art de contenir, de voiler ses sentiments. Son sens de l'étiquette était irréprochable, fruit d'un long apprentissage qui s'était poursuivi sa vie durant. Son fils, néanmoins, perçut dans la composition de son faciès de la hargne. Il fut le seul peut-être à voir transparaître sous ses traits de cire l'air excédé d'une épouse lasse des frasques de son mari. Aussi, il réagit promptement en épongeant le dégât sans mot dire et, surtout, sans souligner qu'il s'agissait d'une récidive (au début du repas, son père avait renversé un verre d'eau en accrochant le plat d'olives). Madame Héту

rumina finement une vengeance qui, dans son cas, constituait un plat à manger chaud. Elle attendait son lourdaud de mari au détour. Il rapporta un vieux souvenir commun remontant à plus de vingt-cinq ans. Elle sauta sur l'occasion pour sortir ses griffes.

— Non, non ! Ce n'était pas lors de cette journée-là mais deux ans plus tard. Et papy était présent. Ça, je peux te l'assurer, scanda-t-elle d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Son mari parut un peu secoué par cette soudaine assurance. Décidément, sa femme semblait prendre de la graine depuis quelques années ! Peut-être étaient-ce ses bouffées de chaleur qui la rendaient irascible et démontée comme ce soir, songea monsieur Hétu.

Chacun fut mis à contribution pour desservir la table. Une fois toutes les bonnes victuailles avalées, le plaisir d'être tous ensemble à deviser semblait s'étioler. Judith jetait des coups d'œil à sa montre tandis qu'Yvan baillait. Monsieur Hétu avait pris place au creux de son lay-z-boy à massage multi-fonctions en refrénant à moitié un rot de digestion sonore, les paupières de plus en plus lourdes. Son fils fit un signe à sa femme qui acquiesça aussitôt. Ils embrassèrent madame Hétu puis, ne pouvant faire l'accolade au père qui ronflait déjà, repartirent avec, sous le bras, de bons restes emballés. En discutant avec Yvan, sur le chemin du retour, Judith comprit enfin que son beau-père avait un penchant immodéré pour l'alcool. Elle ne l'avait jamais vraiment remarqué auparavant. On lui ouvrait les yeux. Il lui plaisait du moins d'écarter l'hypothèse de l'Alzheimer, ne serait-ce que pour faire baisser les risques que son conjoint ne souffre aussi de cette maladie à prévalence héréditaire. N'avait-il pas essayé de s'en sortir, de suivre une thérapie, s'enquit-elle ? Yvan le lui confirma, mais son père avait rechuté depuis sans espoir d'une quelconque amélioration. Ses parents ne s'aimaient plus depuis des années, faisant chambre à part, malgré le lit king size aux deux tables de chevet dans la chambre des maîtres pour sauvegarder les apparences.

— Ton père ronfle ! Ça m'empêche de dormir, avait expliqué un jour sa mère en réponse à ses questions.

Il s'était contenté de cette affirmation laconique, devinant, pour avoir côtoyé ses parents au quotidien durant plus de vingt ans, qu'elle masquait une réalité moins aisée à admettre. Madame Hétu avait goûté au confort, grâce à cette douceur, à ce moelleux, à tous les petits à-côtés rendus accessibles par le salaire avantageux de son mari. À son âge, elle ne se sentait plus la force d'y renoncer, de tourner le dos à tout cela. Le seul espoir qu'elle caressait, auquel elle songeait chaque matin en sirotant son café devant la fenêtre, les yeux fixés sur la mangeoire à oiseaux accrochée au tilleul où tour à tour, moineaux, chardonnerets et autres volatiles venaient se restaurer un instant, était un veuvage hâtif et surtout soudain. Aucune déchéance physique lente et graduée durant laquelle elle devrait endosser un rôle de soutien moral ou de soignante attentionnée. N'avait-elle pas déjà assuré ces fonctions depuis plus de quarante ans auprès de ce machiste gonflé d'orgueil ? Il était temps de donner un petit coup de pouce au destin. En passant dans le salon, elle abaissa le dossier du fauteuil où ronflait monsieur Hétu, tout doucement, avec une sorte de tendresse dans le geste, puis lui couvrit le bas du corps avec un jeté de polar, geste quasi machinal qu'elle avait accompli tant de fois au cours de sa vie. Elle continua jusqu'au hall d'entrée où se trouvait son sac à main. Y plongeant les doigts, elle en retira son agenda Hallmark. Plus qu'un simple agenda, c'était un outil très cher à ses yeux, l'objet le plus précieux de son sac – après sa carte Visa or – qui donnait du sens à son existence. Elle y consignait tout, ses sorties, ses rendez-vous, les anniversaires de ses proches, etc. À l'orée de la retraite, ce carnet revêtait de plus en plus d'importance. Sa vie recouvrait sa raison d'être selon la quantité d'annotations qu'elle pouvait inscrire sur chaque double page où s'étalait un mois distinct en trente petits carrés.

Cinéma, voyages, thé chez une telle, esthéticienne, coiffeur, manucure, souper au restaurant, constituaient des événements récurrents au fil des pages, marqués au crayon bleu. Quand, nostalgique, elle s'emparait de ses agendas précédents pour y relire les faits saillants, elle esquissait parfois un sourire à la pensée d'être le personnage principal de cette existence, ma foi, pas si monotone. Ce

soir-là, son sourire ne vint pas. Dans un grincement de dents plutôt, elle lorgna brièvement vers le salon, puis d'un air résolu, son agenda toujours dans une main, elle alla ouvrir un tiroir de sa commode et souleva une pile de carrés Hermès pliés avec soin pour en retirer un petit flacon scellé, dissimulé tout au fond.

C'est en fredonnant une vieille chanson française qu'elle regagna la cuisine pour y mettre le couvert du petit déjeuner. Assiettes, petites cuillers, pots de confiture, bols de café au lait et même la marmelade favorite de monsieur Hétu, furent soigneusement déposés aux côtés de serviettes de tables ornées de broderies. Sans cesser de chançonner, elle reprit son agenda déposé un bref moment, stylo en main.

Après quelques secondes à identifier la case du jour suivant, un lundi, de sa plus belle main d'écriture, entourant la date, madame Hétu nota : « Décès d'André Hétu », le soulignant trois fois d'un trait gras, détail qui traduisait un bouleversement, une douleur toute légitime. Elle fourra son agenda au creux de son sac à main puis trottina jusqu'à la chambre d'ami où elle s'endormit sans délai, entraînée dans un sommeil peuplé d'ouate, de minets angoras et de draperies satinées.